

HOLD-UP FILMS PRESENTE

CELEBRATION

UN FILM D'OLIVIER MEYROU

HOLD-UP FILMS PRÉSENTE

CELEBRATION

UN FILM D'OLIVIER MEYROU

EN SALLE LE 14 NOVEMBRE 2018

FRANCE - 2018 - COULEUR, NOIR ET BLANC - 73 MINUTES - FRANÇAIS



A l'abri des regards, Yves Saint Laurent dessine ses derniers croquis entouré par ceux qui l'ont toujours soutenu, couturières, assistants, modèles.

Il s'apprête à quitter un monde dont il est maintenant détaché.

Dans les coulisses Pierre Bergé orchestre une succession de célébrations vouées à transformer l'icône en mythe. Le film d'Olivier Meyrou capte ces derniers instants et tresse le portrait inédit d'un monde finissant.



ENTRETIEN AVEC OLIVIER MEYROU

Comment avez-vous eu l'idée de ce film ?

J'ai rencontré l'univers Saint Laurent en réalisant **Zelda** un documentaire sur la directrice de la marque YSL aux Etats-Unis, Connie Uzzo une femme hors convention. C'est suite à une projection de ce film que nous avons tissé des liens avec Pierre Bergé et qu'est née cette idée de film sur l'intimité de la maison de couture. A posteriori, je me dis que Pierre Bergé a été très réactif à cette idée, parce qu'il avait, sans doute, décelé mon goût pour les aventures humaines et que ne connaissant rien à la mode, il pensait que je lui accorderais pas mal de place. Je suis resté deux ans en immersion dans cette maison et j'ai rencontré une galerie de personnages : Yves Saint Laurent, Pierre Bergé, Monette, Loulou de la Falaise, Nina, Betty Catroux, Madame Colette, Monsieur Jean-Pierre, Katoucha, Dominique Deroche... Et c'est ce que l'on recherche quand on fait un documentaire, en tout cas tel que je les envisage. Tous mes films sont essentiellement des portraits. Et là il y en avait beaucoup. Et d'ailleurs, je ne filme que les gens que j'aime, car je ne peux pas passer deux, trois années de ma vie avec des gens que je n'aime pas.



Pourquoi avoir décidé de ne filmer que leur intimité professionnelle ?

Si j'ai souhaité filmer uniquement leur intimité au travail, c'est parce que c'est là que tout se passait. C'est là que le couple Bergé-Saint Laurent existait. Yves Saint-Laurent était mutique, retiré du monde, ses gestes étaient lents, il ne sortait pas, mais une énergie évidente irradiait de lui. La maison vivait à son rythme. Plus les gens de la maison s'approchaient du studio où travaillait Saint Laurent, plus ils parlaient à voix basse, plus ils se déplaçaient lentement. Comme lui. Quand Pierre Bergé célébrait l'œuvre d'Yves Saint Laurent, il célébrait aussi leur histoire d'amour. Il y avait une revanche et une revendication politique de leur différence dans un monde qui ne les avait pas toujours épargnés. Enfant, Yves Saint Laurent avait beaucoup souffert en Algérie, et pendant la guerre d'Algérie dans les hôpitaux militaires, à cause de son homosexualité et il en restait des séquelles évidentes quarante ans plus tard. Quant à Bergé, il n'était pas cynique, et il était prêt à tout pour défendre le monde qu'il avait créé. Vu à travers ce prisme, son orgueil, ses emportements, sa malhonnêteté, ses colères devenaient touchantes et comiques.

Dans le film, quand il est énervé, il a quelque chose de Louis de Funès. J'ai essayé de montrer un homme de pouvoir, qui se met totalement au service de l'artiste qu'il aime. J'ai décidé de ne filmer que les moments de création des défilés et les célébrations orchestrées par Pierre Bergé. Toute la maison, des couturières à Yves Saint Laurent, se retrouvait autour de ces moments-là. Ce sont des périodes de grande tension, donc synonyme de dramaturgie.

Le premier jour de tournage correspond à la séquence du Pyramidion dans le film. C'était surréaliste et grandiloquent. Cela m'a donné l'idée et le ton du film que nous pouvions réaliser. La forme documentaire était la plus à même de restituer cet univers tellement théâtral. C'était totalement cinématographique.



Pourquoi le noir & blanc et la couleur ?

Je savais que la maison de couture allait fermer prochainement. Le temps présent était déjà presque un temps révolu, c'est comme ça qu'est venue l'idée du noir et blanc. Essayer de filmer Yves Saint Laurent, c'était comme essayer de filmer deux personnages différents en même temps. D'un côté, une figure historique déjà établie, de l'autre un homme affaibli mais toujours au travail. Il fallait une texture pour raconter cela. Nous avons donc choisi de tourner en pellicule (Super 16), en couleur et en noir et blanc. Le noir et blanc évoquait le personnage qui avait déjà pris place dans notre histoire collective. Le filmer en noir et blanc, quand tous les autres étaient filmés en couleur, renforçait aussi le fait qu'il était absent, qu'il vivait dans une autre dimension. La couleur quant à elle créait un effet de proximité, d'empathie, avec l'homme fragile qu'Yves Saint Laurent était au moment du tournage.

Si j'ai davantage filmé Pierre Bergé en couleur c'est qu'il était pleinement dans la vie, il était avide de nouvelles rencontres, ouvert au monde.

Les choses n'étaient pas pour autant gravées dans le marbre. Lorsque nous arrivions le matin, en fonction de ce que nous allions tourner, il fallait choisir le support de la journée. Ainsi, si Bergé est en noir et blanc à New-York c'est parce que la minute d'avant j'avais filmé Saint Laurent en noir et blanc. Il fallait quand même les inscrire dans un même espace. Pour moi, la fabrication c'est empirique, c'est comme la cuisine, c'est instinctif, et le documentaire oblige à réagir en direct, sans forcément tout réfléchir. Il y a une part d'improvisation pour trouver la forme cinématographique juste. Par exemple j'ai dû, pour les séquences de New York, faire appel à un autre opérateur, beaucoup plus grand que celui avec qui je travaillais en France. Les images étaient par conséquent très différentes, ce qui collait bien à la narration que j'avais en tête. C'est important d'avoir des partis pris esthétiques assez forts au moment du tournage car une fois le film terminé on se dit toujours qu'on aurait dû aller plus loin d'un point de vue formel. Oser plus.



On a l'impression que la caméra est oubliée par les personnages.

Les gens l'oubliaient, d'autant plus qu'ils étaient eux-mêmes dans le stress de produire une collection. Souvent, il y avait des choses plus importantes que la caméra, ma présence ou celle de l'équipe.

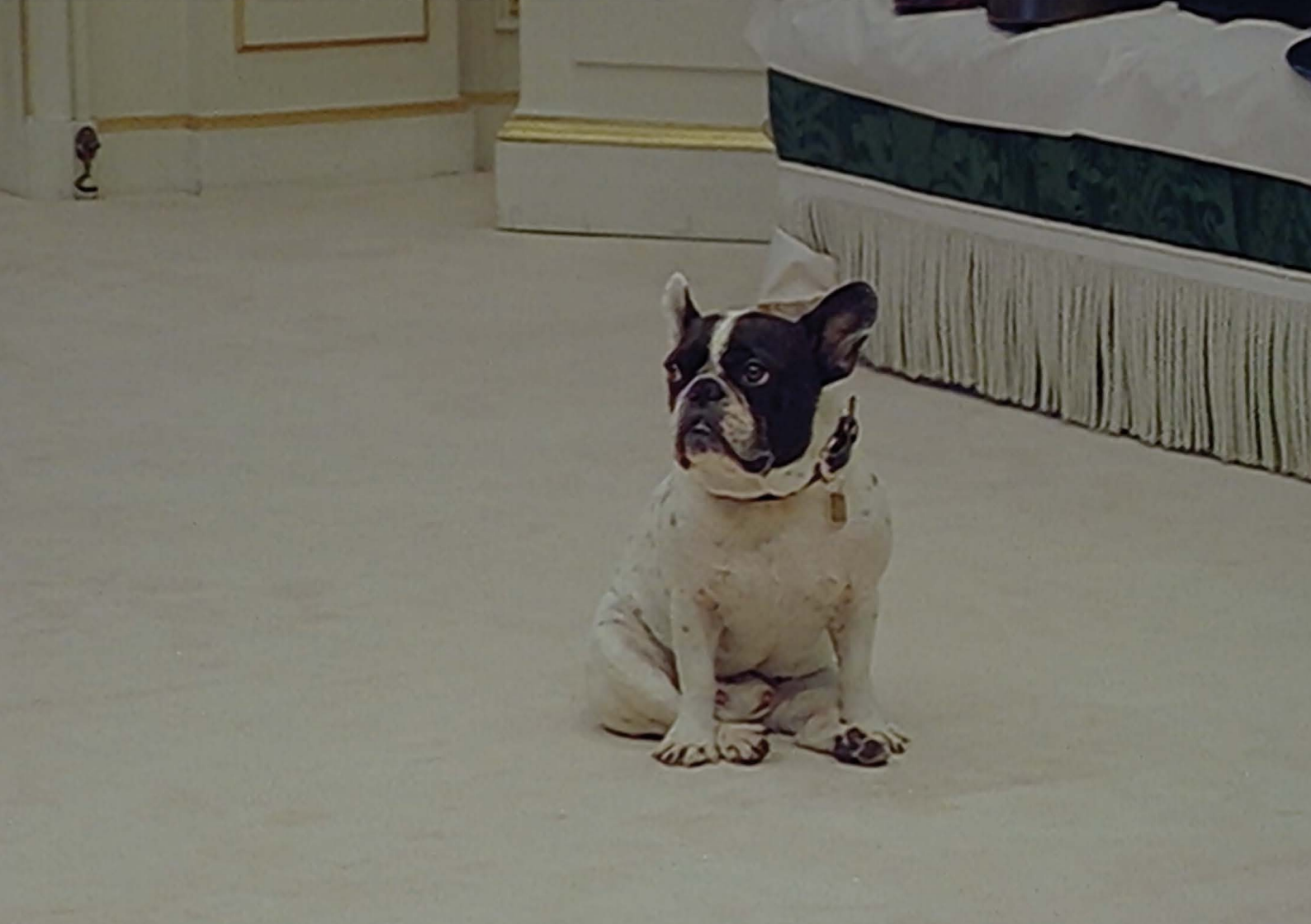
Je passe beaucoup de temps en amont du tournage avec les gens que je filme. On apprend à se connaître, à se faire confiance. Je commence toujours par des entretiens uniquement audio. L'arrivée du micro est en effet un traumatisme mais l'arrivée de la caméra en est facilitée par la suite. Pour Saint Laurent c'était différent. Il était rétif aux caméras et travaillait reclus dans son atelier. Il parlait peu, j'ai donc abandonné l'idée de faire des interviews préparatoires. Cela n'aurait d'ailleurs eu aucun sens. Il fallait obligatoirement le filmer. Sa façon de bouger, de se comporter, était bien plus éclairante que ne l'aurait été une interview.



Comment avez-vous fait justement pour le filmer ?

Nous avons commencé par tourner en périphérie. Les ateliers, les salons d'essayage, les couloirs menant à son studio, etc. Et puis une fois que « la maison » était acquise à notre cause, nous sommes rentrés. Le premier jour de tournage dans le studio d'Yves Saint Laurent, nous nous sommes assis par terre, dans un coin de la pièce, le plus discrètement possible, et nous avons attendu. Yves Saint Laurent n'est jamais venu. Nous avons persisté car, comme les grands fauves qui doivent tôt ou tard passer près du point d'eau pour boire, Yves Saint Laurent allait bien finir par passer à sa table de travail. Le jour suivant, Yves Saint Laurent est arrivé et s'est assis face à son bureau. Il cherchait à faire abstraction de notre présence nécessairement intrusive dans un espace de 30 mètres carrés. Son chien Moujik veillait à ses côtés. Il s'est habitué à notre présence. Petit à petit, nous approchions la caméra de son bureau, mais toujours en son absence. Cela ressemblait beaucoup à un tournage de film animalier. Si nous avions déstabilisé l'atmosphère qui régnait dans son studio, je pense que cela aurait été la fin du tournage.

J'ai vécu un moment de grande intensité avec lui lorsque je l'ai filmé à New-York dans ce face-à-face étrange avec Janie Samet, une journaliste qu'il connaissait pourtant bien et qui peinait cependant à lui poser des questions. J'ai choisi de raconter son isolement, ses angoisses au-delà des mots, en mettant en scène cette interview crépusculaire, en contre-jour et en noir et blanc.



Et le chien ?

Il s'est très vite imposé comme un personnage, parce qu'il était collé à son maître. J'ai voulu suggérer une dimension plus concrète dans ce monde hors du commun et parfois artificiel. Moujik racontait la solitude de Saint Laurent. C'était le seul être vivant perpétuellement en contact lui. Le chien apportait quelque chose de naturel. D'ailleurs, dans la maison de couture, Moujik précédait toujours Yves Saint Laurent. Et il y a une histoire fascinante sur ce chien : depuis le début des années 70, Saint Laurent avait ce type de chien. La légende disait, je ne sais pas si c'est vrai, que, pour ne pas déstabiliser Yves Saint Laurent, à chaque fois que le chien décédait, il était changé dans la nuit mais gardait le même nom. Moujik était intemporel, le seul qui ne vieillissait pas dans la maison. Et il était traité comme un Saint Laurent bis. Dans la voiture d'Yves Saint Laurent, il y avait son effigie sur les coussins. Moujik était, en somme, un contrepoint amusant.

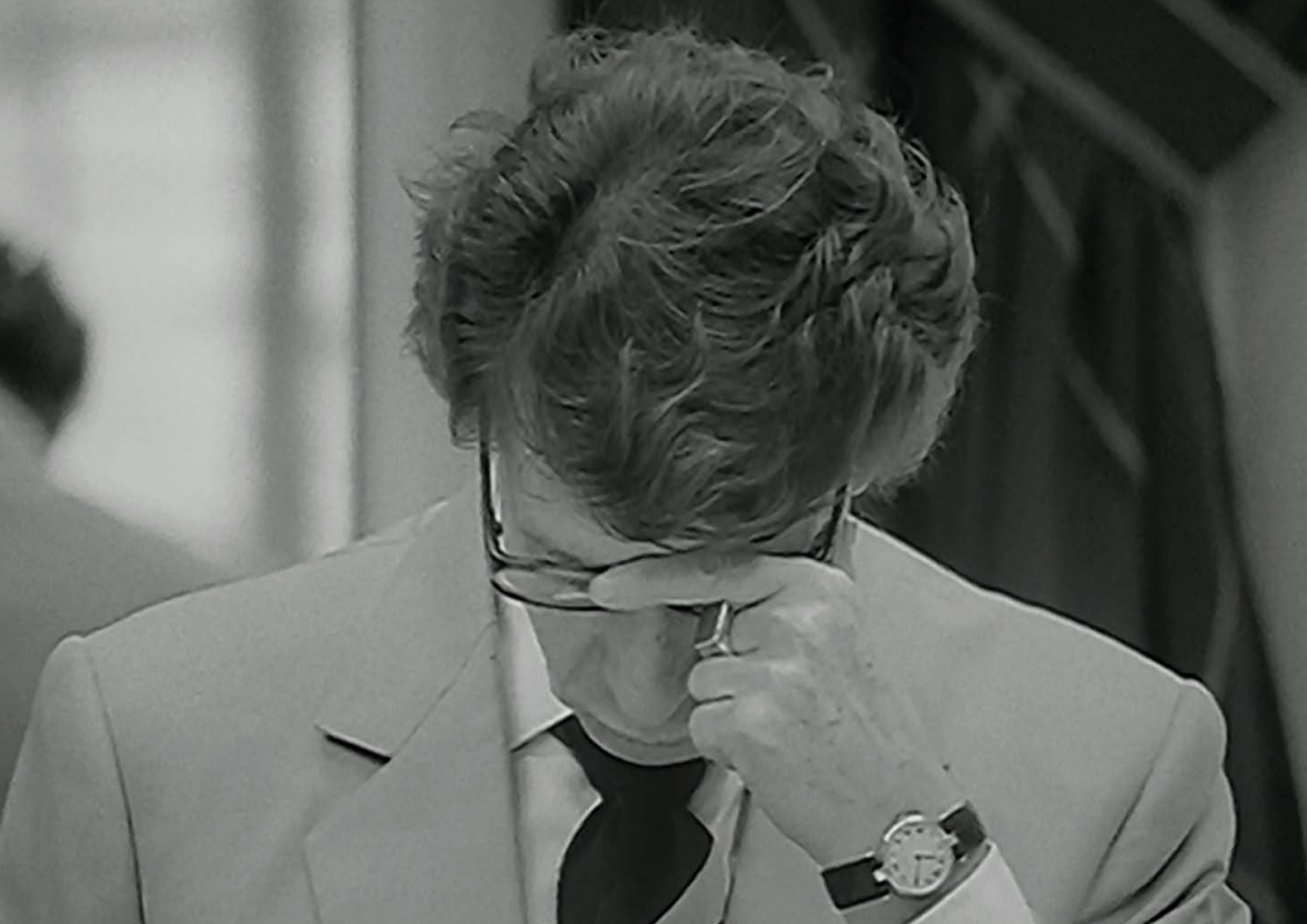


Pourriez-vous nous parler de la musique, si particulière ?

L'idée la plus évidente aurait été d'utiliser des musiques classiques parce que Bergé et Saint Laurent utilisaient systématiquement des musiques classiques pour leurs défilés. Mais cela aurait noyé la modernité du sujet et banalisé les personnages. Peu de monde communiquait avec Saint Laurent mais on ressentait nettement l'énergie et les ondes qu'il dégageait. Il fallait essayer de créer une musique pour suggérer cette intériorité. Comme une voix off. Il fallait une rythmique, basée sur les mouvements de Saint Laurent. Il avait son propre rythme mais un rythme entravé par les angoisses. Par exemple, son pied bougeait comme celui d'un batteur, entre angoisse et rythme.

J'ai décidé de faire confiance à un jeune compositeur, François-Eudes Chanfrault, qui n'avait jamais composé pour le cinéma. Quand ses premières maquettes sont arrivées, cela a été un choc. Le film avait été revisité par un regard extérieur et c'était incroyable. François-Eudes n'a pas illustré les images, il a restitué musicalement les ondes de Saint Laurent, comme un portrait musical et sonore.

Le film se termine cependant avec de la musique classique, la petite messe solennelle de Rossini. Cela me semblait logique d'un point de vue narratif de finir avec ce morceau écouté et chantonné par Pierre Bergé.



Pourquoi ce film en 2018 ?

Autant nous avons eu une liberté totale lors du tournage durant trois ans entre 1998 et 2001, autant je me suis rendu compte, une fois le film terminé, que nous n'avions pas, Pierre Bergé et moi, la même idée de ce qu'est un documentaire. Le film raconte une fin marquée par la déchéance physique, ce moment où la création devient presque impossible. Il est difficile de voir le monde que l'on a créé s'éteindre. C'est très violent. Je pense que Pierre Bergé n'était pas prêt en 2002 à se confronter à cela. Parfois, je me demande s'il ne m'a pas laissé tourner ces images en se disant qu'elles seraient nécessaires ultérieurement. Lorsqu'il a vu le film à l'automne 2015, il l'a beaucoup aimé il me semble, et fait en sorte que désormais le film soit vu. Il fallait sans doute que le temps passe.

BIOGRAPHIE

D'OLIVIER MEYROU

Après des études à La fémis, Olivier Meyrou étudie à New-York dans le cadre de la Villa Médicis hors les murs. Il y réalise deux documentaires. Il revient en France et, entre 1998 et 2001, réalise **Célébration** qui sera sélectionné au Panorama de la Berlinale en 2007.

Entre temps, il aura réalisé **Bye Bye Apartheid** (Étoile Scam 2005) et **Au delà de la haine / Beyond Hatred**, récompensé par un Teddy Award à la Berlinale 2006, sélectionné aux BAFTA l'année suivante et diffusé par la BBC et aux Etats-Unis dans le programme très réputé POV sur PBS. Suivront **L'avocat du diable**, un documentaire autour des avocats de la défense au procès Fourniret pour France Télévisions, lui aussi récompensé par la Scam et **Parade** (sélection au Panorama, Berlinale 2013).

Depuis 2012, Olivier Meyrou travaille également pour le spectacle vivant. Dramaturge d'**Acrobates** (joué plus de 180 fois en France et à l'étranger, inspiré des protagonistes de **Parade** et reprenant une partie des images du film), il signe en 2014 pour la Comédie Française, la mise en scène de « **La petite fille aux allumettes** » adapté librement Anderson. En 2015/2016 il présente **TU**, nouvelle mise en scène, à Paris au 104 notamment, et lors d'une tournée en Amérique du Sud. En 2018 sa dernière mise en scène **La Fuite** est programmée dans le festival Paris Quartier d'Été.

Il adapte actuellement **La Passion selon Juette** de Clara Dupont-Monod.

FICHE TECHNIQUE

PRODUIT PAR

Bénédicte Couvreur
Christophe Girard

RÉALISATION

Olivier Meyrou

MUSIQUE

François-Eudes Chanfrault

IMAGE

Florian Bouchet
Jean-Marc Bouzou

SON

Yolande Decarsin
Ludovic Escallier

MONTAGE

Cathie Dambel
Amrita David

MONTAGE SON ET MIXAGE

Sébastien Savine

HOLD-UP FILMS

22 rue Rambuteau 75003 Paris
+33 1 42 74 64 54
infos@hold-up.com

DISTRIBUTEUR FRANCE

Norte Distribution
12 Rue Calmels 75018 Paris
distribution@norte.fr

DURÉE

73 minutes

VISA N°148 678



Distribution France

NORTE DISTRIBUTION
12 rue Calmels 75018 Paris
+33 9 83 84 01 58
distribution@norte.fr

Presse

RENDEZ-VOUS
Viviana Andriani et Aurélie Dard
+33 1 42 66 36 35
viviana@rv-press.com
aurelie@rv-press.com

Production

HOLD-UP FILMS
22 rue Rambuteau 75003 Paris
+33 1 42 74 64 54
infos@hold-up.com

**HOLD
UP**
FILMS &
PRODUCTION

NORTE
DIS
TRIBUTION